

VÉRONIQUE JOBERT

Université de Paris-Sorbonne (Paris-IV)

L'IRONIE DANS LA SATIRE SOCIALE ET POLITIQUE POSTSOVIÉTIQUE : L'EXEMPLE DE MIKHAÏL JVANETSÛKI ET DE VALERIA NOVODVORSKAÏA

INTRODUCTION

La satire, et partant l'ironie, ont toujours existé en Russie, certes avec plus ou moins de bonheur du temps de l'Union soviétique, tout dépendait de son objet. Staline lui-même préconisait, en pleine terreur, l'émergence de nouveaux satiristes, de l'acabit de Saltykov-Chtchedrine¹. Mais le dictateur appelait de ses vœux l'émergence d'une satire de commande, de combat, pédagogique, dénonciatrice uniquement des travers, crimes, péchés et survivances du passé, une satire entièrement contrôlée par le pouvoir, inféodée à l'idéologie communiste. Passé maître dans l'art du maniement des oxymorons les plus impudents, à l'instar de la formule lancée en 1935², « La vie est devenue meilleure, la vie est devenue plus gaie », il évoquait « notre rire soviétique, gentil et bon »³.

Si l'on fait abstraction de ce type d'écrits, il faut reconnaître que même du temps du règne de l'idéologie communiste, de la censure du Glavlit⁴, il y avait en Union soviétique des écrivains qui, malgré la censure, savaient manier l'humour, en recourant notamment à l'ironie, qui est sans doute la forme la plus subtile de l'humour, à condition de ne pas verser dans le sarcasme.

A contrario, les esprits chagrins considèrent que depuis la chute de l'URSS, la disparition de la censure⁵ qui aiguisait les plumes, la restauration des libertés

¹ Grand écrivain russe satirique du XIX^e siècle (1826-1889).

² « Жизнь стало лучше, жить стало веселее ! ».

³ « Наш добрый советский смех ».

⁴ Organisme central de la censure, sans l'autorisation duquel aucun texte ne pouvait paraître. Mis en place par un décret du conseil des commissaires du peuple du 6 juin 1922. Acronyme russe pour « Direction centrale des affaires littéraires et de l'édition ». Главное управление по делам литературы и издательств.

⁵ « Loi sur la presse et les autres médias », loi adoptée le 12 juin 1990, du temps encore de l'URSS. Elle stipule dans son article 1, intitulé « Liberté de la presse » : La presse et les autres médias sont libres. La liberté de parole et la liberté de presse, qui sont garanties aux citoyens par la Constitution de l'URSS, signifient le droit d'exprimer ses opinions et ses convictions, de rechercher,

publiques, l'instauration de la démocratie qui permet de dire et d'écrire tout ce que l'on veut, il n'y avait plus de place pour la satire, le rire, l'humour, et notamment les histoires drôles, les blagues, ce que l'on appelle en russe « *anekdoty* ». D'où une légende largement répandue sur la disparition de ce genre mineur pendant la perestroïka et les années eltsiniennes qui constituèrent dix à quinze ans de réelle liberté d'expression.

L'ironie peut sans aucun doute se révéler un des instruments les plus acérés de la satire. Si l'on admet que l'ironie est une « attitude de raillerie, qui consiste à faire entendre le contraire de ce que l'on dit, l'intonation aidant »⁶, ou bien encore une « raillerie consistant à ne pas donner aux mots leur valeur réelle ou complète »⁷, on comprendra aisément que les écrivains soviétiques se soient abondamment servis de ce procédé, de la langue d'Esopé, pour déjouer la censure et faire parvenir un message à leurs lecteurs, habitués à lire entre les lignes, à déchiffrer les « autrement dit ». Alors que la pensée, dans un régime totalitaire ou simplement autoritaire se doit d'être univoque⁸, de ne pas prêter à confusion, tout le propre de l'ironie est justement de suggérer une autre lecture, une autre interprétation des mêmes mots. Cela explique sans doute le succès qu'a connu le terme de « non-univoque »⁹ au moment de la perestroïka. Rappelons-nous aussi qu'au figuré, l'ironie désigne le contraste existant entre une réalité cruelle et ce que l'on pouvait attendre. Or, s'il y a bien un pays où le décalage fut immense entre la réalité vécue par les citoyens de cet Etat et les promesses prodiguées par une idéologie utopiste, c'est bien l'Union soviétique, cet empire du non-sens¹⁰, qualifiée par d'autres de maison de fous¹¹, d'asile d'aliénés, voire de cirque¹².

Il est amusant de noter au passage que l'expression *L'ironie du sort*¹³ est d'ailleurs le titre d'un film culte extrêmement populaire en Union soviétique, et encore aujourd'hui en Russie postsoviétique, au point d'être systématiquement programmé le jour du Nouvel an à la télévision. Film tout à fait inoffensif sur le plan idéologique, comédie légère s'il en fût, ce film prouve néanmoins le besoin qu'éprouve l'homme de rire, de recourir à l'ironie, quelles que soient

de choisir et de diffuser toute information, toute idée sous quelque forme que cela soit, y compris dans la presse et les autres médias. La censure des médias n'est pas autorisée ; <http://pravo.levonevsky.org/baza/soviet/sss0856.htm>, site consulté le 22 juin 2009.

⁶ Lexis, Dictionnaire de la langue française, édit. Larousse, Paris, 2002, p. 934.

⁷ Le Petit Larousse illustré, 2007, p. 595.

⁸ En russe « однозначный ».

⁹ « Неоднозначный ».

¹⁰ Cf. l'ouvrage de Andréï Gratchev, *La chute du Kremlin. L'Empire du non-sens*, Paris, Hachette, 1994.

¹¹ Le qualificatif de « дурдом » était très répandu.

¹² La célébration du 50^{ème} anniversaire de l'existence du Cirque national soviétique, avec notamment l'émission d'un timbre postal, donna lieu à de nombreuses plaisanteries.

¹³ Film de Riazanov, comédie légère. Notons au passage qu'un « remake » de ce film, actualisé, a également connu un grand succès.

les circonstances. Rappelons-nous le bon mot, le calembour que Soljenitsyne rapporte dans l'archipel du Goulag, en évoquant le premier Goulag soviétique des îles Solovki. Un ci-devant, répondant à la salutation d'un autre, au retour d'une visite aux latrines dit : « A la guerre comme à la guerre ! »¹⁴. Ce calembour linguistique est évidemment accessible seulement à des personnes qui partagent les mêmes références, qui maîtrisent, notamment, des langues étrangères. Psychologiquement, il correspond au besoin d'exorciser une réalité cruelle, de s'en évader ou tout du moins de s'en distancier par la dérision, voire l'autodérision.

Nous voudrions, dans cet exposé, présenter deux exemples, fort dissemblables par ailleurs, d'auteurs contemporains habitués à manier l'ironie.

Le premier, Mikhaïl Jvanetski, n'est pas à proprement parler un écrivain, il pratique surtout des formes littéraires mineures, orales au départ¹⁵, telles que sketches, histoires drôles, saynètes, miniatures. S'adressant à un très large public, il invite à une réflexion sur la société russe, les invariants de la mentalité nationale. Valeria Novodvorskaïa, quant à elle, est une journaliste aguerrie au maniement du pamphlet politique, mais ne touche qu'un public très réduit de lecteurs.

1. LA SATIRE SOCIALE DE MIKHAÏL JVANETSKI

Un nom s'impose, c'est celui de Mikhaïl Jvanetski, satiriste et humoriste de grand talent, connu d'un très large public.

Mikhaïl Jvanetski est né en 1934 dans une famille juive d'Odessa. Il a fait des études d'ingénieur-mécanicien de la marine et a travaillé en cette qualité de nombreuses années. En tant qu'étudiant il a participé à de nombreux spectacles amateurs et a débuté très tôt dans la composition de monologues, saynètes, sketches humoristiques. Il convient sans doute de rappeler que Jvanetski en cela s'inscrit parfaitement dans la longue tradition d'humour juif en Russie, à Odessa en particulier. D'autre part, à l'époque soviétique, une certaine liberté d'expression pouvait se manifester dans des spectacles amateurs ou régionaux. C'est, en 1963, la rencontre avec Arkadi Raïkine, directeur du théâtre des miniatures de Leningrad, qui va se révéler décisive. Jvanetski va dès lors être l'auteur de nombreux monologues, dialogues et sketches pour ce théâtre, très populaire en Union soviétique, dans la mesure où il représentait la seule soupape de sûreté, ballon d'oxygène qui permettait de rire de la réalité environnante.

¹⁴ En caractères latins dans le texte : « A lager comme à lager ». А. Солженицын, *Архипелаг ГУЛаг. 1818-1956*, Том III-IV, Paris, Умса-Press, 1974, p. 42. C'est un jeu de mots : en russe « лагерь », de même qu'en allemand « Lager » veut dire « camp ». Cette expression donc peut être comprise en russe comme « лагерь как лагерь », c'est-à-dire « un camp comme un autre ».

¹⁵ Car, comme le remarque à juste titre notre auteur, « ce qui sous la démocratie est publié, sous la dictature relève de l'oral ». Михаил Жванецкий, *Собрание произведений в четырех томах*, Том 4. *Девяностые*, Москва, Время, 2001, p. 159.

Nous nous appuyerons principalement sur le volume 4 de ses oeuvres, *Les années 90*, qui correspondent *grosso modo* à la fin de la perestroïka de Gorbatchev (1985-1991) et aux années Eltsine (1991-1999). Un cinquième volume est déjà paru, mais nous avons préféré nous limiter aux années dites de transition, qui ont été particulièrement traumatisantes pour les Russes, dans la mesure où tout changeait brutalement, dans tous les domaines, et que d'autre part, sur le plan de la liberté de parole et d'expression, il s'agit de la période la plus libérale qui fût.

Paradoxes, contradictions, oxymorons

Tous les Russes connaissent les mots célèbres de Jvanetski, ses aphorismes que chacun a répétés un jour ou l'autre : « On ne peut pas vivre ainsi »¹⁶ : cette constatation désabusée fait allusion à des conditions de vie à la limite du soutenable et du tolérable, alors que par ailleurs la vie continue et que tout le monde s'en accommode. « Nous disons une chose, pensons autre chose et agissons encore autrement »¹⁷. La schizophrénie guette le Soviétique habitué à vivre une vie double en raison d'une pression idéologique permanente. Jvanetski affectionne les oxymorons, qui sont particulièrement ironiques, puisque la contradiction exprimée permet de jouer sur le double sens, ainsi pour le monologue/dialogue « En avant, en arrière » ?¹⁸ Dans ce petit récit, Jvanetski se lance dans une satire de la mentalité russe qui se révèle féroce. Evoquant la liberté, notre auteur, en observateur avisé, constate la difficulté qu'il y a à inculquer des principes démocratiques dans son pays : « La liberté pour nous – c'est ce que nous faisons quand personne ne nous voit »¹⁹, faisant allusion aux graffitis que l'on trouve dans les ascenseurs, les toilettes, et d'autres lieux publics. Mais la critique est plus fondamentale : « Nos bras devant nous gênent. Nos bras derrière – c'est tout autre chose »²⁰.

Pour tout Soviétique de l'époque c'est une allusion transparente au système carcéral qui a touché des millions d'habitants tout au long de l'histoire soviétique et inculqué des réflexes qui se révèlent très spécifiques et trahissent aussitôt un ressortissant de ce pays. Ainsi, du temps de l'Union soviétique, les rares

¹⁶ « Так жить нельзя ». Михаил Жванецкий, *Собрание произведений в четырех томах*, Том 3. *Восьмидесятые*, Москва, Время, 2001, p. 151-153. Cette formule a d'ailleurs été reprise par un célèbre réalisateur russe, Stanislav Govoroukhine. Son film éponyme est très critique de la situation sociale dans le pays sous Eltsine.

¹⁷ « Говорим одно, думаем второе, делаем третье ».

¹⁸ Михаил Жванецкий, *Собрание произведений в четырех томах*, Том 4. *Девяностые*, Москва, Время, 2001, p. 159.

¹⁹ *Ibidem*.

²⁰ *Ibidem*.

Soviétiques voyageant à l'étranger étaient très repérables en Occident justement à leur comportement en public, dans les magasins, dans la rue, n'osant s'approcher des rayons, et gardant les mains derrière le dos. Jvanetski va plus loin, il touche du doigt le problème : « La liberté chez nous – c'est le bordel »²¹. « Notre rêve – c'est l'ordre dans le bordel »²². « Notre liberté à nous, c'est comme un feu tricolore dont les trois feux sont allumés »²³.

La poétesse Anna Akhmatova divisait la population soviétique en deux catégories, ceux qui ont été mis en prison et ceux qui ont jeté leurs concitoyens en prison²⁴. Reprenant à sa façon, certes beaucoup plus triviale, cette réflexion, Jvanetski remarque que la majorité de la société postsoviétique est constituée de deux éléments : le monde criminel et l'armée, ce qui explique le niveau général de civilisation que l'on constate dans la rue, les comportements des citoyens, leurs moeurs... A en juger par la diffusion d'une littérature au style peu châtié, d'un langage de plus en plus ordurier, jusques et y compris au sein de l'élite au pouvoir, force est de reconnaître que l'ironiste est un fin observateur de la société postsoviétique.

Rire de la vie quotidienne

Jvanetski est passé maître dans l'art de relever les petits riens, les détails prosaïques qui sont les composantes obligées de la réalité soviétique et sont familières à tout un chacun. C'est la raison pour laquelle les rires fusent aussitôt. Ainsi, Jvanetski, dans son sketch, « Du temps où il y avait de la nourriture », évoque la fin de l'année 1991, restée dans les mémoires des Soviétiques de l'époque comme des mois de disette absolue, quand il n'y avait strictement rien dans les magasins d'alimentation et que le pays vivait de l'aide alimentaire fournie par l'étranger. A cette occasion, il s'amuse à énumérer tous les prétendus mets fins²⁵ d'autrefois, qui en fait sont des produits tout ce qu'il y a de plus banals et courants : du lait concentré, des choux farcis bulgares, des sprats à la sauce tomate, et conclut par une réflexion qui se veut philosophique, car elle traduit bien une constante du « vécu » des Soviétiques : « Pourquoi nos souvenirs sont-ils toujours mieux que la vie que nous menons ? »²⁶ Toute réflexion faite, cette remarque continue à être d'actualité, lorsque l'on constate la nostalgie qui s'exprime maintenant et constitue un sujet de préoccupation, en raison des pulsions nationalistes qu'elle implique.

²¹ *Ibidem*.

²² *Ibidem*.

²³ *Ibidem*, p. 204.

²⁴ En russe la formule est beaucoup plus concise : « Те, кто сидел ; те, кто сажал ».

²⁵ En russe : деликатесы.

²⁶ *Op. cit.*, p. 72.

Ailleurs, la période de transition, de passage du socialisme au capitalisme, avec le chaos économique et les pratiques peu recommandables qu'elle a générés lui inspirent une autre réflexion amère qui est encore une fois un oxymoron : « C'est en Russie que sont apparus les premiers pauvres ruinés. Il n'y a pas un seul banquier ruiné, mais une foule d'indigents ruinés »²⁷. Il s'agit d'une allusion très pertinente aux scandales des pyramides financières MMM, Tchara et autres, dans lesquels des centaines de milliers de Russes crédules et totalement incultes sur le plan économique²⁸ ont perdu toutes leurs économies.

Nous et les autres

Trois pays étrangers retiennent l'attention de notre ironiste et l'incitent à se livrer à des analyses comparatives très amusantes. En effet, à l'affût de tous les changements qui s'opèrent dans le pays et qui sont caractéristiques de l'époque, Jvanetski consacre de nombreuses pages au problème de l'émigration de nombre de ses compatriotes, notamment des Juifs soviétiques, en Allemagne en particulier. Cela lui donne l'occasion d'émettre, en passant, mine de rien, sous une forme éminemment ironique, des considérations qui prêtent une fois de plus à réflexion. Ainsi, lorsqu'il s'adresse à un émigré installé en Allemagne qu'il voudrait convaincre de revenir en Russie, ce dernier lui oppose les sempiternels arguments concernant l'arriération russe dans le domaine des services, notamment dans les magasins²⁹. Le comique de la situation, l'ironie du discours consiste en ce que cet ex-Soviétique, habitué à manier les formules dichotomiques : chez nous/chez eux ; nous/eux ; ne sait plus très bien à qui s'identifier. En effet l'antagonisme qui fut systématiquement cultivé par la propagande soviétique, dans le contexte des années 1990, pour des Soviétiques émigrés, devient un oxymoron de plus, un casse-tête qui aboutit à une véritable schizophrénie.

L'Amérique aussi est un sujet de référence, puisque, comme on le sait, beaucoup ont émigré aux Etats Unis, et que la culture américaine est objet de culte, le pays s'américanisant très vite. Les citoyens des deux pays ne se comprennent pas pour autant. Les Américains notamment, sont incapables de saisir l'humour véhiculé par les plaisanteries de notre auteur qui se produit à la télévision américaine³⁰. Un décalage continue d'exister, qui se révèle une barrière

²⁷ *Op. cit.*, p. 218.

²⁸ Il est vrai que nous autres Occidentaux devons faire preuve de plus d'humilité à présent, après la découverte de pyramides financières et actifs toxiques ayant généré la grande crise financière de 2008.

²⁹ *Chez vous [c'est-à-dire en Russie] on n'a pas le droit de toucher les vêtements, par contre pas de problème pour le pain. Dans aucun pays au monde vous ne verrez cela. Op. cit.*, p. 122.

³⁰ *Op. cit.*, p. 148-151.

infranchissable pour toute compréhension mutuelle³¹. Le hiatus existant entre les deux civilisations, surtout dans ce que les Russes appellent « la culture matérielle », fait qu'il est impossible de faire comprendre à un Américain ce que représente pour un Russe un objet de la vie courante tel qu'un lit pliant³² (qu'ils seraient de toute façon incapable de « déplier »).

Imitant une lettre dans laquelle il relate ses impressions de voyage aux Etats-Unis, où il a fréquenté avant tout des amis russes émigrés dans ce pays, Jvanetski écrit :

Je me résume : ceux qui sont partis pour ne pas se tuer à la tâche, mais faire de l'argent, se sont convaincus avec étonnement qu'ici il fallait en mettre un coup, alors que pendant ce temps-là dans leur patrie d'origine on faisait de l'argent. Dernier point : dans les avions américains tout est effectivement propre, le service est rapide et courtois, on s'en rend compte même sans comprendre la langue. Alors que dans nos coucous à nous, non seulement on risque de tomber, mais quand j'ai demandé à l'hôtesse de l'air si elle avait de la glace, elle m'a demandé en retour si j'avais des patins à glace³³.

Nous noterons au passage l'autodérision dont fait preuve l'auteur quand il évoque le fait qu'il ne parle aucune langue étrangère, comme ce fut le cas pour la plupart des gens de sa génération.

Un troisième pays étranger fait l'objet de nombreux sketches, c'est Israël, où ont émigré de nombreux amis de Jvanetski, notamment des Juifs d'Odessa, au point que, lors d'un voyage dans sa ville natale, il ne trouve plus personne. S'efforçant de convaincre un ami de revenir, il suggère : et si on assurait en Russie à la fois la démocratie et la nourriture, deux produits dont la pénurie était particulièrement criante à la fin de l'époque soviétique ? Question rhétorique, certes, mais Jvanetski touche là un point sensible. L'évolution actuelle de la Russie, certains événements récents tendent à prouver que c'est effectivement une question centrale. Si les dernières élections tant législatives (en décembre 2007) que présidentielles (en mars 2008) en Russie n'ont de toute évidence pas été libres, dans le sens où l'entendent les démocraties occidentales, les autorités, préoccupées par les hausses de prix, s'étaient empressées auparavant de prendre des mesures pour geler les prix de certains produits alimentaires de première nécessité.

³¹ Pourquoi les étrangers, les Américains notamment, se focalisent-ils en Russie sur le problème des cafards, encore très nombreux dans les habitations en Russie, alors que, en fin de compte, la présence de moustiques (infestant de très nombreuses régions aux Etats-Unis) est (objectivement, pour le confort de l'être humain) bien plus gênante et désagréable dans la vie quotidienne ? *Ibidem*.

³² La fameuse « раскладушка », *ibidem*, p. 205.

³³ *Ibidem*.

Jvanetski suit au jour le jour l'actualité et sait relever les détails grotesques ou ineptes qui feront rire. Rien ne lui échappe, même les sujets les plus graves, comme la crise démographique, avec une espérance de vie catastrophiquement basse, qui compromet gravement l'avenir du pays.

En fin de compte, notre satiriste parvient ainsi à faire rire des grands mythes fondateurs de l'Union soviétique. La dichotomie déjà évoquée ci-dessus « nous/les autres » implique l'existence d'un ennemi³⁴ d'où le concept de forteresse assiégée qui continue d'être un slogan nationaliste très efficace.

Il est sensible au sentiment de frustration de ses compatriotes, générant un complexe d'infériorité lorsqu'ils prennent conscience du retard pris par leur pays dans son développement. Cela peut provoquer deux réactions contradictoires. D'un côté, si l'on fait preuve de lucidité : « Nous faisons pitié », « On fait peine à voir »³⁵. D'un autre côté, les souffrances qu'a endurées le peuple russe le gonflent de fierté.

2. LA SATIRE POLITIQUE DE VALERIA NOVODVORSKAÏA

Tout autre est la satire, de nature éminemment politique, et surtout très virulente, proche souvent du pamphlet, de Valeria Novodvorskaïa.

Comme toujours, quand il s'agit de la Russie, il convient de bien cerner le contexte concerné. En l'occurrence, la biographie de Valeria Novodvorskaïa doit être rappelée, car c'est elle qui explique les prises de position actuelles de cette dernière. Valeria Novodvorskaïa est née en 1950 en Biélorussie, l'une des 15 républiques socialistes soviétiques qui composaient l'URSS à l'époque. Elle a fait des études de français à l'Institut des Langues étrangères Maurice Thorez et a réuni en 1969 à l'université un groupe d'étudiants clandestins qui voulait renverser la dictature communiste. Elle fut arrêtée en 1970 par le KGB et subit pendant deux ans une des formes les plus cruelles de la répression brejnévienne : un placement en hôpital psychiatrique, comme d'autres opposants sous Brejnev. C'est donc une dissidente de la première heure, qui, à l'instar de Vladimir Boukovski, de Natalia Gorbanevskaïa, de Vadim Delaunay, d'Alexandre Guinzbourg et d'autres, a oeuvré à partir de 1972 pour la défense des droits de l'homme en URSS, a participé à la rédaction et à la diffusion de la *Chronique des Evénements courants*³⁶, un journal clandestin qui s'efforçait d'informer l'opinion internationale des violations en URSS des accords d'Helsinki signés par Brejnev en 1975.

³⁴ Qu'il qualifie, par un paradoxe de plus, de « préféré », *op. cit.*, p. 223.

³⁵ *Op. cit.*, p. 103.

³⁶ *Хроника текущих событий*, bulletin d'information des défenseurs des droits de l'homme en URSS, édition dactylographiée, qui a paru pendant quinze ans, de 1968 à 1983 ; <http://antology.igrunov.ru/70-s/periodicals/hronika/>, consulté le 22 juin 2009.

La perestroïka que lance Gorbatchev, arrivé au pouvoir en 1985, va permettre à Valeria Novodvorskaïa de participer à la création d'un parti politique, appelé depuis 1992 « L'union démocratique de Russie »³⁷. Elle continue, contre vents et marées, malgré le durcissement du régime, de dénoncer les pratiques de plus en plus autoritaires du pouvoir. Représentante de cette intelligentsia d'opposition qui, avant l'avènement de la glasnost promue par Gorbatchev, n'avait aucun moyen d'action, Valeria Novodvorskaïa écrit avant tout pour l'élite intellectuelle qui partage ses opinions, les partisans d'une démocratie véritable, dont elle espérait que le nombre irait grandissant.

Pour exercer sa plume satirique Valeria Novodvorskaïa puise dans un fonds de références communes, qui sont immédiatement reconnues par ses lecteurs. Il s'agit de ce « tronc commun »³⁸, cette culture soviétique classique, littéraire notamment, qui était parfaitement assimilée par sa génération et les « chesti-desiatniki »³⁹ qui avaient placé tous leurs espoirs dans la déstalinisation initiée par Khrouchtchev en 1956.

Valeria Novodvorskaïa relate son parcours politique (car il faut la considérer avant tout comme un personnage politique, elle figure d'ailleurs sous cette rubrique sur Internet) dans un livre autobiographique. Le titre même qu'elle a choisi : *Au-dessus du gouffre, baignant dans le mensonge*⁴⁰ est révélateur de ses procédés ironiques. C'est en fait un titre pastiche, qui fait immédiatement penser à deux livres célèbres pour ses lecteurs : la traduction en russe du titre du livre de l'écrivain américain Salinger *The catcher in the rye*⁴¹, mais aussi du recueil d'articles publié par Soljenitsyne : *Ne pas vivre dans le mensonge*⁴². L'intitulé d'un des chapitres de cette autobiographie « Mes universités » est, pour sa part, un clin d'oeil au grand écrivain prolétarien Maxime Gorki. Nous retrouvons ces procédés ironiques dans la tribune satirique qu'elle publie toutes les semaines en page 64 d'une revue hebdomadaire en russe, *The New Times*⁴³, qui paraît à Moscou. C'est sur ce corpus de textes des années 2007 et 2008 que nous nous appuyons pour illustrer notre propos.

Critiquant de façon acerbe les pratiques autoritaires de plus en plus marquées du pouvoir actuel qui semblent réduire à néant les espoirs qu'avait levés la perestroïka, notre auteur exerce avec talent son ironie. Elle recourt notamment aux procédés favoris de la propagande soviétique : les termes détournés de leur

³⁷ Демократический союз России.

³⁸ Ce que d'aucuns ministres de l'Education français ont tenté sans trop de succès d'assurer en France.

³⁹ La génération des années 1960.

⁴⁰ *Над пропастью во лжи.*

⁴¹ *Над пропастью во ржи* (traduit en français *L'attrape-cœurs*).

⁴² *Жить не по лжи.*

⁴³ En russe : *Новое время*. Bien que rédigé entièrement en russe, le journal porte un titre double.

sens, précédés du qualificatif « prétendus, soi-disant »⁴⁴, ou bien tout simplement mis entre guillemets.

En voici un exemple : relatant les répressions qui s'abattent sur les rares dissidents actuels, défenseurs des droits de l'homme, tels que Lev Ponomariov, arrêté et détenu pendant trois jours pour participation à une manifestation, elle évoque le contexte dans lequel se déroulent de tels événements : « Et voici qu'est arrivé Medvedev 'le libéral' et qu'il a proclamé 'la liberté' »⁴⁵.

Le recours fréquent à des proverbes ou dictons est également caractéristique de la langue de Valeria Novodvorskaïa. Ce procédé rhétorique est on ne peut plus efficace en russe, où le fonds linguistique populaire reste encore très vivant. Il permet notamment d'introduire des métaphores évocatrices. Ainsi en est-il des métaphores climatiques, qui dans les mentalités russes ne sont pas de pures figures de style. On sait le succès du « dégel »⁴⁶ khrouchtchevien.

Dressant un parallèle avec la Chine, les événements de Tienanmen en 1989, le printemps qui est supposé être synonyme de dégel, notre auteur constate que malheureusement, en Russie comme en Chine, « nul besoin de parapluie ni de ciré. Par contre on aura bien besoin de bottes fourrées. De bottes fourrées et de courage civique pour attendre le printemps prochain »⁴⁷. En effet, comme le veut la sagesse populaire qui s'exprime par proverbes : « il faut préparer son traîneau dès le printemps »⁴⁸.

La Russie, cet immense pays dont le territoire immense s'étend sur onze fuseaux horaires est un pays de contrastes, notamment climatiques. Le chaud et le froid peuvent s'y succéder instantanément, comme en témoigne cette remarque : « Les esprits échauffés ont vite été refroidis par des réponses glaçantes »⁴⁹.

La défense des libertés individuelles

Valeria Novodvorskaïa, qui suit de très près l'actualité, qui est au courant de la politique menée dans le monde entier, s'invite dans les grands débats de société qui agitent les esprits dans différents pays. Aussi commente-t-elle les derniers avatars du « foulard islamique » en Turquie, en recourant une fois de plus à une « citation déguisée » dans le titre de son article : « Ce banal petit foulard noir »⁵⁰ qui fait inmanquablement penser à une romance « fleur bleue »,

⁴⁴ « Так называемые ».

⁴⁵ « И вот пришел 'либеральный' Медведев и провозгласил 'свободу' [...] ». *The New Times*, 21/04/2008, p. 64.

⁴⁶ Оттепель.

⁴⁷ *The New Times*, 21/04/2008, p. 64.

⁴⁸ « Готовь сани весной », titre de l'article.

⁴⁹ « Нас огрели по голове леденящие ответы », *The New Times*, 14/04/2008, p. 64.

⁵⁰ *The New Times*, 01/03/08, p. 64.

chantée par Klavdia Chouljenko, très populaire en Union soviétique, « Le petit foulard bleu ». Mais au-delà de l'aspect parodique de cette évocation, c'est à une réflexion sérieuse qu'elle invite son lecteur. Elle lui rappelle notamment ce qui se passe sur ce plan en Tchétchénie, où le président Kadyrov viole allégrement la constitution russe.

En Russie même l'évolution politique et sociale l'inquiète beaucoup. La loi qui se prépare pour lutter contre la pédophilie lui inspire la réflexion suivante :

[...] les défenseurs des droits de l'homme sont assaillis de pressentiments sinistres : qu'est-ce qui sera considéré comme pédophilie chez nous ? En prenant en considération le niveau de compétence de ceux qui seront chargés de faire la chasse aux pédophiles et aux obsédés sexuels, mais qui n'arrivent à attraper que des dissidents [...], j'ai bien peur que ne commence la chasse aux petits amours dénudés sur les tableaux de grands maîtres⁵¹.

Valeria Novodvorskaïa prend la défense de la liberté d'expression artistique, en s'insurgeant contre les poursuites judiciaires dont est l'objet le directeur du musée Sakharov à Moscou pour une exposition que l'église orthodoxe a jugée sacrilège. Elle relève notamment l'ironie que savent véhiculer les images et qui devrait inspirer réflexion et développer le sens critique :

Je me souviens de deux tableaux. Sur l'un on voyait le Christ et une énorme bouteille de Coca-Cola. Et comme inscription : This is my blood (ceci est mon sang). Ironie amère dénonçant le christianisme actuel, futile et pressé, qui effectivement choisit le Coca-Cola, plutôt que le chemin de croix du Sauveur⁵².

Une satire anti-poutinienne

Valeria Novodvorskaïa utilise l'ironie dans sa critique virulente du régime poutinien et de son initiateur. C'est sans doute la satire politique la plus violente que l'on puisse lire en Russie. Analysant le discours de Vladimir Poutine, elle écrit :

Tout le monde sait que Vladimir Poutine est connu pour sa franchise excessive, qui n'est prévue ni par l'étiquette, ni par le protocole. Toute une série de citations nous vient à tous spontanément à l'esprit. Talleyrand a dit que le langage avait été donné à l'homme pour cacher ses pensées. Pour un diplomate c'est la première des règles, surtout lorsque lesdites pensées, comme c'est le cas en l'occurrence, ne sont ni éthiques ni esthétiques⁵³.

⁵¹ « Vos enfants sont bien à la maison ? », *The New Times*, 07/04/08, p. 64.

⁵² « Des bulldozers pour le centre Sakharov », *The New Times*, 02/06/2008, p. 64.

⁵³ « De l'utilité de l'hypocrisie », *The New Times*, 11/02/2008, p. 64.

Aussi la perspective des élections législatives puis présidentielles de 2007/2008 inspire à notre auteur plusieurs pamphlets virulents dans lesquels elle ne recule pas devant une comparaison avec le régime hitlérien. Dans son article du 22 octobre 2007 qui a pour titre encore une fois un dicton : « Tel maître, tel valet »⁵⁴, elle se livre à une attaque en règle des faux-semblants du régime poutinien. Cela commence ainsi :

Non, vous ne rêvez pas ! C'est une brochure sur papier glacé, avec en médaillon sur la couverture un portrait d'homme d'Etat bien connu et un dazibao du parti « Russie unie ». Cela relève d'un totalitarisme pur et mûr : « Ein Volk, ein Reich, ein Führer ». Car ici aussi l'Empire est un, le chef est un et le peuple est uni et doit voter pour « Russie unie ».

Et voici comment elle conclut :

Qu'espérez-vous d'autre ? Sont arrivés au pouvoir des gens dont le champ de vision, depuis le mirador, ne va pas au-delà de l'enceinte du camp, pour lesquels les barbelés sont un idéal, qui se représentent l'ordre public par des chiens policiers tirant furieusement sur leurs laisses et des colonnes de détenus en vestes identiques portant un numéro. Tel maître, tel valet. Comme il est dit dans la chanson-poème de Natella Boltianskaïa : « Il s'est fixé ses buts et ses valeurs en digne fils de ses pères spirituels. Au-dessus de ses lèvres rasées de près on devine une moustache, et les revers de sa veste de chez Versace font penser à une vareuse militaire ».

Habitué à ses prises de position extrêmement courageuses et critiques envers le pouvoir en place, ses lecteurs attendaient sans doute avec impatience sa tribune au lendemain des élections présidentielles au début du mois de mars 2008.

Avec beaucoup d'humour Valeria Novodvorskaïa les laissera sur leur faim, en publiant en lieu et place de sa chronique habituelle une page blanche, avec au centre un énorme point d'exclamation assorti de la légende suivante : « Vous pouvez toujours attendre ! »⁵⁵

Voilà donc, après Mikhaïl Jvanetski, la seconde ironiste russe contemporaine qui mériterait d'être mieux connue en Occident et dont j'ai voulu présenter un bref aperçu.

CONCLUSION

Nous avons donc présenté deux exemples très différents du maniement de l'ironie en Russie postsoviétique.

La satire politique, très engagée, de l'ancienne dissidente qu'est Valeria Novodvorskaïa est une véritable dénonciation mais ne touche qu'un public infime.

⁵⁴ « Каков поп, таков и приход », littéralement en russe : « Tel pope, telle paroisse ».

⁵⁵ « Не дождетесь ! » *The New Times*, 3 mars 2008, p. 64.

Sa fonction est avant tout une réaffirmation de valeurs et de principes propres à une intelligentsia traditionnelle dont la voix se fait de moins en moins entendre.

La satire sociale de Jvanetski est de toute autre nature. Touchant un très large public qui n'a pas nécessairement des convictions politiques très marquées, la satire de Jvanetski a une fonction intégratrice, elle procède d'une recherche identitaire. Dans un environnement mouvant, l'ex-citoyen soviétique devenu russe est désemparé. L'autodérision lui permet de reconstruire son identité.

Pour l'observateur étranger, le lecteur non-russe de ces textes, leur intérêt est de lui faire connaître une réalité complexe. La transgression de certains tabous, que réalise la satire, la distanciation qu'opère l'ironie, nous permettent de mieux cerner les zones d'ombre restantes, de mettre à jour les spécificités d'une culture étrangère. En fin de compte, comprendre l'ironie contenue dans des textes en langue étrangère contribue à une meilleure communication, et partant, compréhension interculturelle. Ce n'est toutefois pas un exercice facile, car il nécessite la connaissance de multiples références civilisationnelles. Le paradoxe supplémentaire est que, si l'ironie ouvre des horizons nouveaux, permet une lecture polysémique, encore faut-il disposer des codes et références nécessaires lorsqu'il s'agit d'une langue étrangère.